Main de vie, main de labeur...

Autor(en): **Boulanger, Mousse**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **82 (1994)**

Heft 6

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-286886

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



A l'annulaire, une bague au large chaton...

Sylviane Roche

Elle est assise, peut-être dans l'embrasure d'une fenêtre, dans un grand couloir froid, long, étroit. On voit bien que ce n'est pas sa maison. Pas une maison où des gens vivent. Plutôt un hôpital ou un centre de réfugiés. Peut-être même en Suisse, ça a l'air si vide et si propre... Elle, elle n'a plus de maison. Plus de village. Plus rien de ce qui a fait sa vie. Plus loin dans le couloir, il y a un petit garçon appuyé contre le mur, mais elle ne le voit pas. Elle tourne la tête vers le photographe, mais elle ne le regarde pas. Elle ne regarde rien de ce qui l'entoure, son regard est vide, opaque, elle attend.

Aurais-je su lui parler? Animer ce regard éteint? Qu'aurais-je pu lui dire? Aurais-je osé entourer de mes bras ces épaules que le malheur écrase? Tout en elle parle de cette vie qui fut la sienne et qui n'est plus. Tout en elle dit la dignité, la féminité attentive, mais aussi la longue patience et la résignation.

Elle a posé ses mains bien sagement à plat sur ses genoux. Des mains de travail, des mains de lessive, aux veines saillantes et à la peau tannée. Mais des mains qu'orne à l'annulaire droit une bague au large chaton...

Hanches larges, corps déformé, combien d'enfants as-tu nourris, et combien t'en reste-t-il? Combien t'en a-t-elle pris, cette guerre d'hommes et de fous? Et combien la précédente en avait-elle pris à ta mère? Femmes, mères, vous à qui personne, jamais, n'a posé de question, n'a donné la parole?

Bouche close, lèvres absentes, bouche cousue par un silence millénaire. Femme de Bosnie, femme de partout, juste bonne à se taire, mains de femme qu'orne une bague, mains inutiles désormais, plus personne à caresser ou à nourrir, plus de lessives à faire, mains au chômage, sagement posées sur la jupe coquette aux motifs cachemire.

Coquette jupe sur les formes alourdies, foulard assorti encadrant le visage raviné, corps tassé, comme écrasé, regard perdu, elle est assise et elle attend. Mais du fond du couloir au carrelage impeccable, personne ne viendra jamais plus. Femmes de Bosnie, femmes de partout, femmes qui prenez le temps d'assortir votre jupe aux motifs de votre foulard quand il ne reste plus rien du monde, femmes mes sœurs si lointaines et si proches, *ô pierres tendres tôt usées/ Et vos apparences brisées/ Vous regarder m'arrache l'âme...*



Main de vie, main de labeur...

Mousse Boulanger

La main d'un nouveau-né, toute froissée, marquée déjà de lignes, se pose sur la peau tendre d'un sein. Les doigts s'ouvrent à peine, ils sont fragiles, vulnérables. Peu à peu la paume prend de la rondeur, des fossettes se forment à la naissance des phalanges. La douceur et la beauté s'installent dans cette menotte qui appelle les baisers. Elle apprend à toucher, à saisir, à caresser. Malhabile encore, elle porte un morceau de pain à la bouche. Elle se tend au bout du bras pour rejoindre celle qui l'a portée dans son ventre et qui, aujourd'hui, la serre sur son cœur. Elle grandit, cette main. Elle apprend à tourner les pages d'un livre, à nouer des rubans, à frapper quelquefois. Elle se cache dans une poche, elle cueille une fleur. Souvent une bague se glisse à l'annulaire, alors la main se fait gracieuse, se fait coquette. Elle est blanche encore, parée d'ongles nacrés. Sait-elle qu'elle ne connaîtra bientôt plus de repos? Viennent les lessives, les récurages, les travaux des champs, ceux de l'atelier, ceux qui usent, fendillent, crevassent, détruisent la grâce et le velouté de la peau. Des boursouflures apparaissent. La main rougit, gonfle. Des taches brunes disent les années qui passent. L'épiderme



sèche, craque, les jointures enflent, se distordent. Pourtant, elle œuvre toujours cette main. Si la beauté s'est enfuie, elle a gagné en habileté. Elle a appris tant de choses qu'elle semble vivre pour elle-même. Elle vaque encore et encore, jamais lasse, semble-t-il. Ses gestes sont devenus rituels, précis. Elle les effectue avec légèreté, de façon simple et naturelle.

Belle main de femme qui a traversé toute une vie, tu es porteuse de chaleur, tu es pétrie de travaux et aussi de tendresse. L'histoire des peuples est inscrite dans ta paume.

Quand elle saigne, c'est que la lutte est trop dure. Quand elle est parfumée, c'est que la vie est facile. Lorsque, enfin, tu t'abandonnes sur un genou tu ne retrouves pas l'innocence de tes premiers éveils, mais tu montres tout le labeur, toute l'abnégation qui ont conduit ton existence. Il me vient alors l'envie de poser mes lèvres sur toi pour te dire simplement: merci!

Les photos présentées dans ce dossier ont été prises en 1993 dans un camp de Bosnie. Elles nous ont été gracieusement offertes par leur auteur, Mark French.

Elle savait la rudesse de la vie...

Yvette Z'Graggen

Comment le soutenir, ce regard? La douleur qu'on peut y lire vient de si loin. Elle ne date pas seulement de cette guerre-ci, des massacres de ces dernières années, de l'exode, des atrocités que nous connaissons, nous, à travers les récits qu'on nous en fait. Non, non, elle est bien plus ancienne, la douleur de cette femme qui nous regarde, qui nous interroge avec une intensité difficile à supporter. Il y a eu l'autre guerre, les autres envahisseurs, les autres massacreurs, les autres violeurs, les autres tortionnaires... Elle avait quel âge, à cette époque? Vingt ans, peut-être moins. Déjà, j'en suis sûre, déjà à cet âge-là, l'âge, dit-on, de l'insouciance, des premières amours, des projets, déjà elle savait la rudesse de la vie. Mais pas encore l'horreur. Et quand l'horreur est arrivée, elle avait un regard différent. Un regard étonné, presque incrédule: Comment est-ce possible? Elle était belle, ses mains étaient encore petites et fines, même si elles avaient déjà beaucoup travaillé. Quand elle les posait sur ses genoux, ce n'était pas avec cette résignation de maintenant, elles attendaient encore, ses mains, elles attendaient un homme, des enfants à caresser. Sous Tito, comment était la vie? La douleur s'était-elle retirée, adoucie? Nous n'en savions rien, ne voulions pas le savoir. Il y avait du soleil, dans ce pays au communisme «allégé», de belles plages, on y passait des vacances, on ne se posait pas beaucoup de questions sur les gens – un peu sauvages, disait-on, pas très accueillants. Peut-être qu'elle était là, la douleur, à deux pas de nous, discrète pour ne pas gâcher notre plaisir. Ce n'est pas la première fois que je pense au destin tragique des femmes de ma génération, à travers l'Europe, toutes nationalités confondues, car la mort, les ruines, le désespoir ne connaissent pas de frontières, ne connaissent ni vaincus ni vainqueurs. Et comme à 20 ans je me demande quel hasard m'a fait naître, moi, ici plutôt qu'ailleurs, ici dans ce pays épargné, tranquille, à l'abri des grandes tourmentes.

Je ne trouve pas de réponse.

Et c'est pourquoi, dans le regard de cette femme bosniaque, je crois apercevoir, en même temps que la douleur, une sorte de reproche qui m'atteint au plus profond de moi-même.

